

Société protectrice des animaux

La société protectrice des animaux prend partout chaque année plus d'importance, et nous sommes heureux de le constater; car c'est là une de ces institutions utiles qui donnent satisfaction à l'esprit et au cœur. L'homme s'habitue à la souffrance et devient méchant, ses bons sentiments disparaissent peu à peu, l'instinct du mal prend le dessus et la société se trouve à la merci d'une espèce de tigres humains. Il faut désespérer de l'humanité toutes les fois que la bonté et la compassion ne sont plus sa principale règle de conduite.

Quel est donc le but que poursuit la Société protectrice des animaux? Il suffit d'avoir un de ses bulletins dans la main pour le savoir: *Justice, compassion, hygiène, morale*. Voilà les quatre mots inscrits sur son drapeau; ces quatre mots sont empreints d'un haut caractère philosophique et moral, sans compter qu'ils embrassent aussi les faits qui se rapportent à la science économique et nous pouvons même dire à la vie matérielle. Ce programme est un chef-d'œuvre; et la société tout entière a le plus grand intérêt à ce qu'il soit mis largement en pratique; pour cela, le concours de tous les hommes de bien est une nécessité, dans chacune de nos villes de même que dans toutes les paroisses.

Les plus petites choses ont une importance dans la vie des peuples; et, certes, ce n'est pas une petite chose de diriger les sentiments de la jeunesse, de lui inspirer l'amour du bon et de lui faire comprendre, dès le bas âge, toutes les horreurs de la souffrance. Il nous semble donc que les pères et les mères de famille devraient considérer comme un devoir d'affilier leurs enfants à la Société protectrice des animaux, et peut-être alors ne serions-nous plus témoins de ces cruautés, de ces barbaries repoussantes qui se commettent si souvent, car le bon sens en ferait justice. La bonté, la compassion, sont incontestablement les avant-coureurs de la civilisation. Que serait une civilisation au milieu de laquelle ne domineraient que le mal, la méchanceté, ces vices honteux qui anéantissent toute association, qui sont le résultat de l'égoïsme et de la force brutale.

L'histoire et l'expérience de chaque jour sont là pour nous dire que celui qui n'est pas bon pour les animaux, n'est pas bon pour les hommes; eh bien! alors il faut être bon pour les animaux, et s'il y a des hommes pervers qui ne veulent pas comprendre cette grande vérité sociale, la loi doit intervenir et les gens de bien avec elle pour la faire exécuter. La Société protectrice des animaux poursuit cette pensée humanitaire et tous ses efforts tendent à la mettre en pratique. Nous faisons donc un appel chaleureux à tous les hommes bons, généreux, et nous les adjurons de se placer sous le drapeau de la Société protectrice des animaux afin de combattre la méchanceté partout où ils la rencontreront. Dieu sera avec eux, car la cruauté est l'opposé de toute perfection.

La Société protectrice ne poursuit pas seulement un but moral, elle s'attache au côté économique. Un animal mal traité, mal soigné fournit un mauvais travail; un cheval mal attelé, mal conduit, ne donne pas toute la force utile dont il dispose; la viande d'une bête contre laquelle on exerce des cruautés souvent révoltantes est moins savoureuse et d'un autre côté, elle revient à un prix plus élevé, car il faut du calme, du bien-être pour que l'engraissement ait lieu d'une façon satisfaisante. Les oiseaux rendent d'immenses services, car ils détruisent de très-grandes quantités d'insectes causant à l'agriculture des pertes qui se traduisent par des centaines de millions; en protégeant les oiseaux et

en les défendant, on rend un service signalé à l'homme.

La Société protectrice des animaux est donc, quoi qu'on puisse dire, une institution sérieuse, morale, économique et, à ce triple titre, tous les hommes de bien doivent lui apporter leur concours réel. S'il y a une justice pour les hommes, cette justice doit exister aussi pour les animaux sans lesquels nous ne pourrions pas vivre, pour les animaux qui, dans tant de circonstances sont nos auxiliaires les plus puissants. Eh bien! cette justice qui est gravée au fond de toutes les consciences honnêtes, doit lever son drapeau et le porter bien haut. Les Sociétés périssent bien vite quand elles n'ont pas pour guide le sentiment du vrai, du bon et du juste.—A. DE LAVALETTE.

Des binages en temps de sécheresse

Il me paraît utile d'appeler votre attention sur une explication nouvelle des effets que produisent les binages, en temps de sécheresse. Vous connaissez le proverbe:—Un binage vaut un arrosage;—mais tout le monde ne le connaît pas, et la preuve, c'est que quantité de jardiniers négligent cette opération, uniquement parce qu'ils ne se rendent pas compte. Quand la terre est sèche et que le soleil brille, ils hésitent presque toujours à remuer la terre, et cette hésitation vient de ce qu'ils ont peur de brûler les racines de leurs légumes. On a invoqué des raisons pour les convaincre; on leur a dit que la terre remuée offrait des aspérités très-favorables à la condensation de la vapeur d'eau atmosphérique pendant la nuit. C'était un peu trop souvent, et ils ont secoué la tête en signe de doute. On leur a dit encore que la terre non remuée perdait son humidité plus vite que l'autre, parce que plus les particules sont serrées, plus il y a sympathie entre elles, et mieux l'effet de la capillarité se produit. Quand, ajoutait-on, l'humidité qui se trouve dans la couche supérieure d'un sol tassé est évaporée par le soleil, cette couche, devenue sèche, emprunte de l'humidité nouvelle à celle du dessous, et épuise ainsi très-vite l'eau nécessaire à la végétation. Quand, au contraire, la terre se trouve remuée, l'emprunt d'humidité devient plus difficile et la fraîcheur se maintient plus longtemps dans les couches profondes. Les jardiniers n'ont pas compris, et c'est fort heureux, car ils auraient compris le contraire de la vérité. Il n'est pas vrai que la terre foulée perd son eau très-vite; elle la conserve mieux que la terre qui ne l'est pas; et voilà pourquoi, en jardinage, nous nous trouvons toujours bien de tasser énergiquement les planches où nous cultivons la betterave, la carotte, le panais, trois légumes qui ont besoin de fraîcheur et qui poussent ordinairement mieux dans le voisinage de nos sentiers, c'est-à-dire à portée d'un sol foulé, qu'autre part.

L'explication que je vais vous donner satisfera, je l'espère, les praticiens, et les amènera à binner en temps convenable. On ne bine que lorsque la terre est plus ou moins salée de mauvaises herbes. Ces herbes prennent nécessairement dans le sol l'eau qui leur est indispensable; et cette prise d'eau est d'autant plus funeste qu'elle a lieu en été. Or, si en ce moment on bine, on supprime par cela même les plantes parasites qui contribuent si fortement à l'assèchement du sol, et l'humidité qu'elles ne peuvent plus enlever profite évidemment aux légumes des planches; en un mot, binner en temps de sécheresse, c'est empêcher des centaines ou des milliers de plantes mauvaises de boire à la même source que les bonnes; c'est réserver dans le sol de l'humidité qui s'en irait par toutes sortes de racines. Par conséquent, on a raison de dire que le binage vaut un arrosage. Celui-ci donne l'eau, le binage empêche de la prendre; c'est aller au même but par deux voies différentes.